

« Si vous n'aimez pas la mer... »

Le regard-caméra et le cinéma de rupture

BELMONDO 1960



« Si vous n'aimez pas la mer
Si vous n'aimez pas la montagne
Si vous n'aimez pas la ville
Allez vous faire foutre ! »

Le mythique « quatrain » de Jean-Paul Belmondo dans la voiture
d'*À bout de souffle*, Godard 1960.

En ces temps de distanciation généralisée, nous voici tous brechtiens sans le savoir, et le candidat sérieux à la moindre création théâtrale tient pour acquis qu'il lui faut « renverser le quatrième mur ». Aussi exotique qu'un dinosaure empaillé serait le metteur en scène qui voudrait préconiser, voire théoriser, l'enfermement de l'illusion dans la « cage de scène » ! Implication du public, brouillage des frontières scène-salle, exhibition du spectacle en train de se faire, adresses et « transgressions » diverses, tout ceci est monnaie courante : et c'est dans la logique de l'Histoire puisqu'aussi bien les « sorties » des prologues de la comédie antique avaient plus d'un millénaire d'avance sur les machines italiennes et leurs grands spectacles. Même l'opéra, depuis le fameux *Ring* Boulez-Chéreau-Peduzzi (1976-1980), est travaillé de cette conscience d'une fiction se fabriquant comme telle dans un contexte qu'elle ne peut ignorer.

Passons du côté des écrans : avec les confidences à la caméra qui ponctuent les *reality-shows*, la familiarité « au coin du feu » de nos bonnes vieilles télés et de leurs présentateurs, les *self-recordings* des *youtubers* de tout poil, les vidéos plus ou moins privées des réseaux, l'adresse directe au spectateur ou à l'internaute est plus qu'une monnaie courante, elle est devenue la base d'une communication de proximité où l'écran et le téléphone ont gommé leurs limites respectives.

Aujourd'hui, dirait-on, toute production me regarde, me le signale et m'interpelle... Toute ?... NON ! Un genre très installé et très porté par le marché résiste encore et toujours à cette transgression banalisée au point d'être devenue convention et code. Ce gros village d'Astérix médiatique, c'est le champ du *blockbuster*, et plus généralement le film (ou la série) de canon hollywoodien. Imaginons un instant Daniel Craig et Léa Seydoux glissant, entre deux cascades et une étreinte, une œillade à la caméra ou un commentaire à l'intention du public du dernier James Bond : scandale et catastrophe au box-office ! Car précisément, si je me rends dans une salle obscure pour y voir un film de grande diffusion, c'est en vertu du respect de la loi d'airain que jamais, au grand jamais, les héros de la fiction que j'y vais découvrir ne me rappelleront qu'ils sont d'honnêtes comédiens au service d'un produit, mais qu'au contraire ils me laisseront les grandir et les mythifier à loisir, pour m'emporter deux heures durant sur les ailes d'une projection identificatoire aussi normée que la recette du Coca. D'aucuns objecteront peut-être que du temps de l'illustre Sean Connery, une remarque humoristique glissait de temps à autre une fine pellicule de dérision dans l'homogénéité de cette *catharsis* commerciale (« Cette nouvelle l'a laissée sans voix » à propos d'une adversaire tuée sur place, etc.) : mais on ne s'écartait guère de l'aparté de comédie traditionnel, et nulle adresse à la caméra ne venait ponctuer cet infime écart réjouissant.

Ces préliminaires étaient nécessaires pour mesurer la déflagration provocatrice que fut et que demeure la réplique de Belmondo au volant, quatrain libre envoyé à la face du spectateur de *Pierrot le fou*, en 1960 : « Si vous n'aimez pas la mer... » L'anti-slogan publicitaire dérivant en insulte argotique n'a rien perdu de l'audace ni de la vigueur qui en firent rapidement une réplique-culte, parmi d'autres traits d'impertinence caractéristiques de la « Nouvelle Vague » cinématographique (rappelons que l'expression avait été lancée par Françoise Giroud dans *L'Express* du 3 octobre 1957). Cette figure transgressive par excellence semble avoir fasciné Godard, qui déjà la relevait sous la caméra de Bergman, dans son analyse du long regard-caméra adressé silencieusement au spectateur par Monika, l'héroïne d'*Un Été avec Monika* (1953) :

« Il faut avoir vu *Monika* , écrit-il en 1958¹, rien que pour ces extraordinaires minutes où Harriet Andersson, avant de recoucher avec un type qu'elle avait plaqué, regarde fixement la caméra, ses yeux rieurs embués de désarroi, prenant le spectateur à témoin du mépris qu'elle a d'elle-même d'opter volontairement pour l'enfer contre le ciel. C'est le plan le plus triste de l'histoire du cinéma ».

Deux ans plus tard, Godard faisait de cette figure le manifeste d'un cinéma libre. Mais ce faisant, il donnait à Belmondo la clé d'un rapport direct avec le spectateur, que l'acteur, lui-même libre inventeur de son jeu, ne cesserait plus de réinventer et de réactiver jusqu'à sa disparition.

Françoise GOMEZ

¹ « Monika », *Arts*, n° 680 du 30 juillet 1958, réédité dans Jean-Luc Godard, *Les Années Cabiers*, Flammarion, 1989, p. 146-148.